

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## Éloge de Québec

Alice Parizeau

---

Volume 9, Number 3 (51), May–June 1967

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60596ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Collectif Liberté

**ISSN**

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this article**

Parizeau, A. (1967). Éloge de Québec. *Liberté*, 9(3), 69–73.

*éloge du Québec*

Québec est une bien étrange ville. On la dit fermée et inhospitalière, embourgeoisée, provinciale, dévote et trop riche, mais ce n'est que de la médisance et de la jalousie. Tout simplement on ne pardonne pas à la vieille capitale de ne pas se laisser conquérir facilement.

Surgi par une drôle de plaisanterie de l'histoire sur le continent nord-américain, Québec se défend depuis trois cent soixante ans contre la vulgarité du Nouveau-Monde et contre son goût démesuré du clinquant et cela avec un succès qui mérite considération et estime. Montréal, New York, Toronto ou Boston, ce sont des villes que l'on visite en voiture; Québec se refuse à ce genre de traitement désinvolte. A Québec il faut marcher, se promener, regarder, écouter et réfléchir. C'est là une raison d'ailleurs pour laquelle tant d'historiens, de romanciers et de poètes se sont efforcés de décrire son passé et son présent et pourquoi tant de peintres n'ont jamais pu oublier complètement ses curieuses maisons qui portent la marque d'un autre univers. Plusieurs parmi eux ont quitté Québec pour faire fortune, mais quand ils en parlent ils le font toujours avec une certaine nostalgie mêlée de ressentiment. Aucun ne peut pardonner à Québec de l'avoir rejeté.

Car cette ville n'aime pas garder ceux qui sont devenus trop connus, ou trop remuant et préfèrent les chercheurs qui ne troublent pas, par leur présence, son calme et sa tranquillité. Elle a été bien obligée de s'accommoder de générations de politiciens, dont plusieurs de souche étrangère — puisque celui qui n'est pas né à Québec demeure un étranger — et elle n'a pas voulu retenir par dessus le marché les jeunes ambitieux qui rêvent de tout détruire pour reconstruire à neuf. Cela lui a valu pas mal de critiques, mais aussi la paix immuable de ses rites et de ses traditions et le fait que dans le Gotha d'intellectuels canadien-français, ce sont encore les québécois qui occupent la première place. Hier, com-

me aujourd'hui, Québec continue d'envoyer à Montréal des hommes qui, tôt ou tard, finissent par faire parler d'eux et il semble bien que, malgré tout, c'est là qu'on acquiert le virus de la fantaisie.

Eh oui, à force de vivre son enfance à l'ombre des clochers on découvre tôt le piquant de la réaction et aussi l'art d'être optimiste. C'est la métropole qui donne le ton, mais c'est la vieille capitale qui est seule capable de cette gaieté authentique qui n'a guère besoin de stimulants pour se réjouir, ni de subventions, pour manifester sa joie.

A Montréal, on a essayé à plusieurs reprises de créer un carnaval, à Québec il s'organisa presque spontanément parce que les petites gens avaient le goût de s'amuser. Dans cette ville qui compte une quantité imposante de vieilles résidences cossues, les cinémas sont rares et les boîtes de nuit à peine tolérées, mais le puritanisme ancestral n'y est pas descendu dans la rue.

La Basse Ville, située au pied de cette pente douce qu'a décrite Roger Lemelin, n'a pas été contaminée par l'indifférence de la vie citadine. Ici on s'aime, on se déteste, on se critique et on se chahute, on se visite et on potine. Et quand arrive le temps du carnaval, on construit ensemble des statues de glace et on n'est pas avare de son effort parce que c'est un plaisir de travailler ainsi, sans recevoir les ordres de personne, et de réussir mieux que le voisin.

Il y a une petite rue à Québec, la rue Sainte Thérèse, qui n'a pas la réputation d'être riche, mais qui chaque hiver organise une grande réception pour les visiteurs de tout genre et de tout accabit. On ferme son accès aux voitures, on installe deux hauts parleur à chaque bout et on diffuse des chansonnettes québécoises dont les paroles rappellent l'histoire des premiers colons. Devant les maisons basses se dressent les lutins et les grosses femmes, les animaux curieux, les châteaux et les barques si grandes que les enfants peuvent y monter à leur guise. Ce ne sont pas des oeuvres d'art, mais pendant de longues soirées les habitants de la rue Sainte Thérèse les ont bâti et sculpté pour mieux se prouver à quel point ils sont fiers de leur ville. Si quelqu'un s'avisait de leur démontrer que cela leur avait coûté trop de peine, ils lui répondraient en riant que ce n'était qu'un amusement de plus...

A Québec, comme dans toutes les villes du monde, on travaille pour gagner sa croûte, mais on sait aussi le faire par jeu, tout bonnement. Ailleurs, on est pressé de réussir, à Québec on est soucieux surtout de vivre d'une certaine manière et c'est, sans doute, l'unique ville en Amérique du Nord où cela est encore possible.

Le matin, Québec se réveille tard et sans hâte. Les commerçants ouvrent leurs boutiques, les petites rues s'animent et les dames commencent à faire leur marché. Ce ne sont pas des êtres anonymes, mais des gens du quartier qu'on connaît depuis toujours, alors on cause, on discute gravement des mérites de divers sirops d'érable, des charcuteries savoureuses qu'on ne fait qu'à Québec et des menus incidents de la veille. Les épicerie de la rue Cartier, comme celles de LaCanardière, ont leurs spécialités et leur réputation à défendre.

Bien sûr il existe également à Québec un complexe des centres d'achat ultra-modernes, mais ce sont surtout les banlieusards qui les fréquentent. Une québécoise de souche sait que les meilleurs jambons se vendent rue Saint Jean et qu'on n'achète pas de chocolat ailleurs que chez Kerulu.

Le québécois, de son côté, se garde bien de prendre son repas du midi n'importe où, à la sauvette. Il a sa table et son couvert à un endroit précis, dans un restaurant où il est certain de rencontrer des amis et de pouvoir se faire traiter comme une personnalité de marque. Que ce restaurant soit cher ou bon marché, qu'il soit réputé ou qu'il ne ressemble qu'à une vulgaire gargotte, peu importe. L'essentiel c'est qu'on y revient tous les jours et que c'est là qu'on se fait appeler par son nom.

A Québec l'anonymat n'a pas cours. Les commis, les caissières et les serveuses connaissent le patronyme de chacun, son adresse, ses préoccupations et son histoire intime. Ils en font un usage discret, juste ce qu'il faut pour montrer le respect ou le mépris qu'ils éprouvent pour tel ou tel client, mais ils lui donne systématiquement un meilleur service qu'à un étranger qui laisse des pourboires princiers, mais dont on ne sait rien.

Dehors, dans les rues, les horloges des multiples églises et couvents sonnent l'heure du midi et cela contribue à créer cette atmosphère intime qui est propre à Québec. On vérifie la bonne marche de sa montre au même moment que le voisin et on use de cette heure de liberté qui passe avec la même application consciencieuse. Ensuite, les restaurants se vident et les rues s'endorment à nouveau pour être réveillées brutalement par la sortie des écoliers. Ils envahissent les trottoirs, se bousculent et se pressent aux arrêts de l'autobus qui circule avec une lenteur tout à fait exceptionnelle.

En hiver, certains s'abritent dans les escaliers des grandes maisons d'appartements, pour fumer un peu en cachette, et se font chasser par

les concierges à coup de semonces, mais dès l'approche du printemps ils s'en vont courir sur les Plaines jusqu'à ce que l'ombre du soir leur rappelle la triste nécessité de faire leurs devoirs.

Les filles, elles, marchent sagement en groupe. On se retourne sur leur passage, on essaie de les aborder, mais on ne siffle pas. A Québec cela ne se fait pas. Ici, on est capable encore de soupirer à l'ombre des clochers et d'écrire des poèmes en cachette.

D'ailleurs comment pourrait-il en être autrement dans une ville où les amoureux se promènent le soir sur les remparts et s'embrassent sur ces Plaines d'Abraham d'où s'étend un des plus beaux panoramas du monde ? A Québec la vulgarité n'est pas de mise parce que le cadre ne s'y prête pas !

Le plus important hôtel qui surplombe la ville a l'apparence d'un château, la mairie ressemble à un hôtel particulier de la belle époque, et la caserne a l'aspect d'une gentillommière en pain d'épices. Tout y est grave, solennel et charmant en raison de cette architecture désuète, de ces lourdes portes en bois sculpté et de ses lampadaires qu'on ne retrouve que dans certains coins de la vieille Europe.

N'empêche que chaque samedi le visage de certains quartiers se transforme. Cela commence dès le matin, dès neuf heures, dès l'arrivée, en somme, du train du Nord. On voit alors à la Gare du Palais des hommes vêtus de lourdes vestes, chaussés de bottes, mais perdus et intimidés par ce contact avec la « grande » ville. Ce sont les bûcherons de lointaines exploitations forestières qui viennent dépenser leur paye.

Dans les restaurants du bas de la ville on sait qu'il suffit du sourire d'une fille et de quelques paroles aimables, pour que commence la valse de dollars. Les hommes du Nord oublient de compter quand il s'agit de danser, de rire et de boire, mais tout cela se fait sans histoire, sans bruit et à la bonne franquette parce que la vieille capitale ne tolère pas ceux qui se permettent de troubler la quiétude de ses rues. Même les marins, ces héros de la bagarre se le tiennent pour dit, ce qui, de leur part, représente un sacrifice louable...

Et le dimanche, Québec redevient grave. Sur les trottoirs marchent les dames gantées, chapeautées, accompagnées de leurs maris et de leurs enfants et seul le vent, qui ne cesse jamais de souffler du fleuve l'odeur du large, s'amuse à trousser leurs jupes. Dans l'après-midi, on se reçoit d'une maison à une autre, on potine et on se repose, tandis que les touristes fatigués s'ingénient à prendre des photos sur les Plaines, traversent la ville en cariole et se font expliquer son histoire par des

cochers narquois et roublards. En été, les peintres font alors de bonnes affaires en vendant en pleine rue leurs oeuvres aux Américains, mais les marchands de tableaux préfèrent ne pas ouvrir leurs galeries pour respecter le repos dominical. A Québec, c'est ainsi qu'il convient d'agir pour mériter le respect de ses concitoyens.

Bien sûr la vieille capitale a été obligée de se moderniser un peu, mais ses habitants s'efforcent de garder les usages. On ne saurait les blâmer d'ailleurs, depuis le dernier quart de siècle on a apporté de tels changements à leur ville qu'ils doivent avoir une résistance toute particulière pour parvenir à sauver l'essentiel.

Les banlieues se sont étirées, on a construit des centres d'achats et des motels ultra-modernes et l'université Laval a décidé de trahir le Quartier Latin. Les professeurs et les étudiants quittèrent le quadrilatère de ruelles étroites et romantiques pour aller s'établir sur le campus dans des immeubles fonctionnels et prétentieux.

A l'époque, on a fait couler beaucoup d'encre pour démontrer que la vieille capitale perdrait ainsi son caractère, mais on a sous-estimé les québécois. Il semble, en effet, qu'ils sont capables de supporter un cataclysme de cet ordre et de préserver quand même cette atmosphère que les étrangers dénigrent parce qu'ils ne se donnent pas assez de mal pour pouvoir l'apprécier.

En somme, hier, comme aujourd'hui, Québec continue à être fier de son passé, à protéger jalousement ses richesses et à veiller à la formation des fantaisistes de demain. Car qu'on le veuille ou non c'est encore là qu'on apprend à savourer l'existence et à soigner la trépidante névrose dont souffrent les hommes de notre temps.

ALICE PARIZEAU